

LAURENT VIAULT

LA PARTIE ABSTRAITE DE L'ICEBERG



LAURENT VIAULT

LA PARTIE ABSTRAITE DE L'ICEBERG

DOWNSEA.FR

Rien de personnel.

*Je t'aime à terre,
Comme une demi-mémoire.*

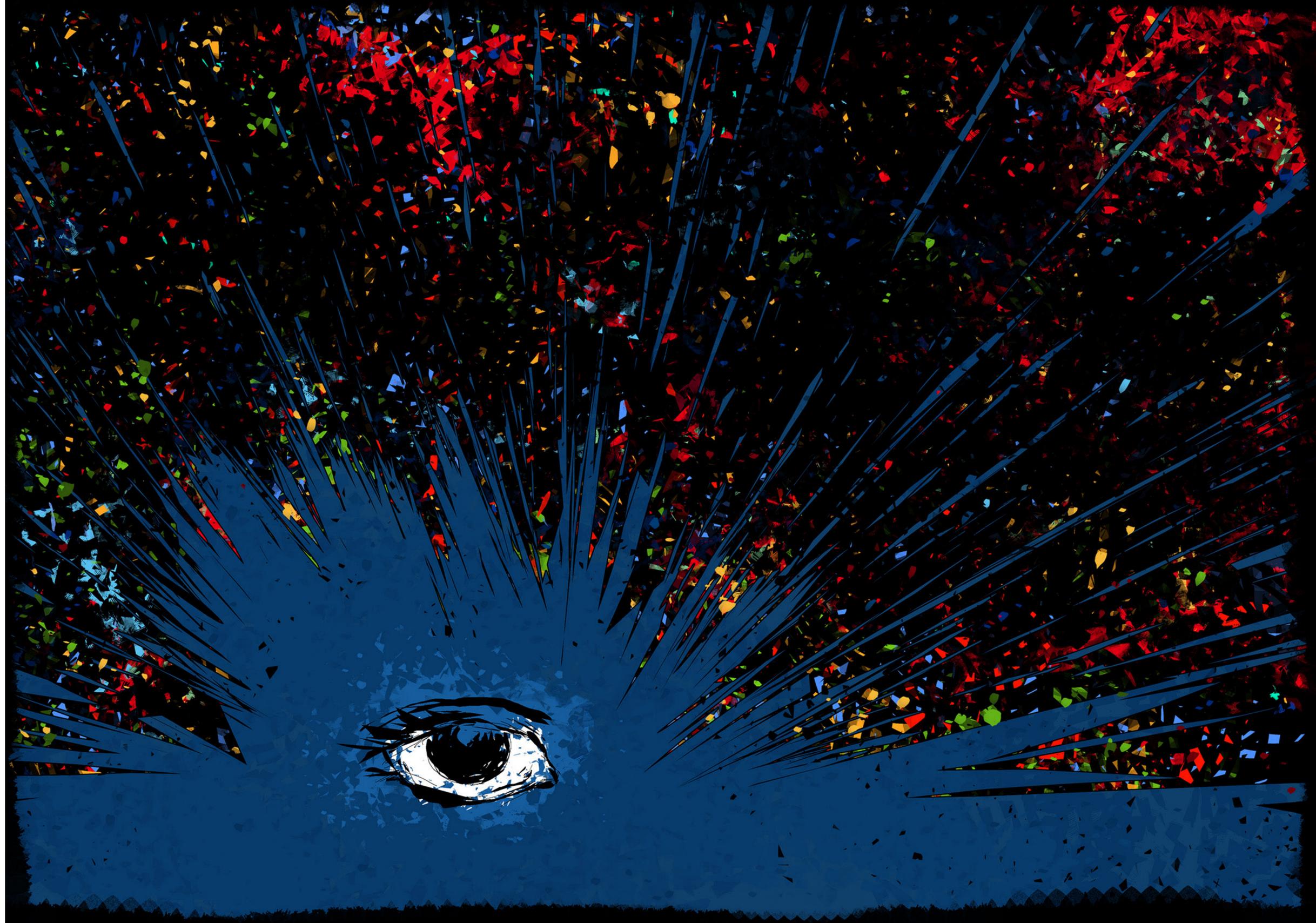
AVANT QUE LE SOMMEIL NE VIENNE

Allongé de nuit sur un lit rudimentaire la main serre fort le vide et contemple l'œil pas encore tout à fait clos. Parler bas, que l'on ne puisse le confondre ; pas de regrets, pas de craintes, surtout ne pas se faire surprendre.

Dans son cœur l'impasse qu'il vient de tracer est l'intime conviction que quelque chose doit, devrait, pourrait, ne s'écrit jamais, qui lui offre un moment de répit et l'endort plus heureux que la veille.

Aimer sans reculer, temps figé, dernière inspiration, fermer enfin les yeux pour tout voir venir et manger du verre à pleines dents.

Voici le sommeil.



LA DALLE BRISÉE

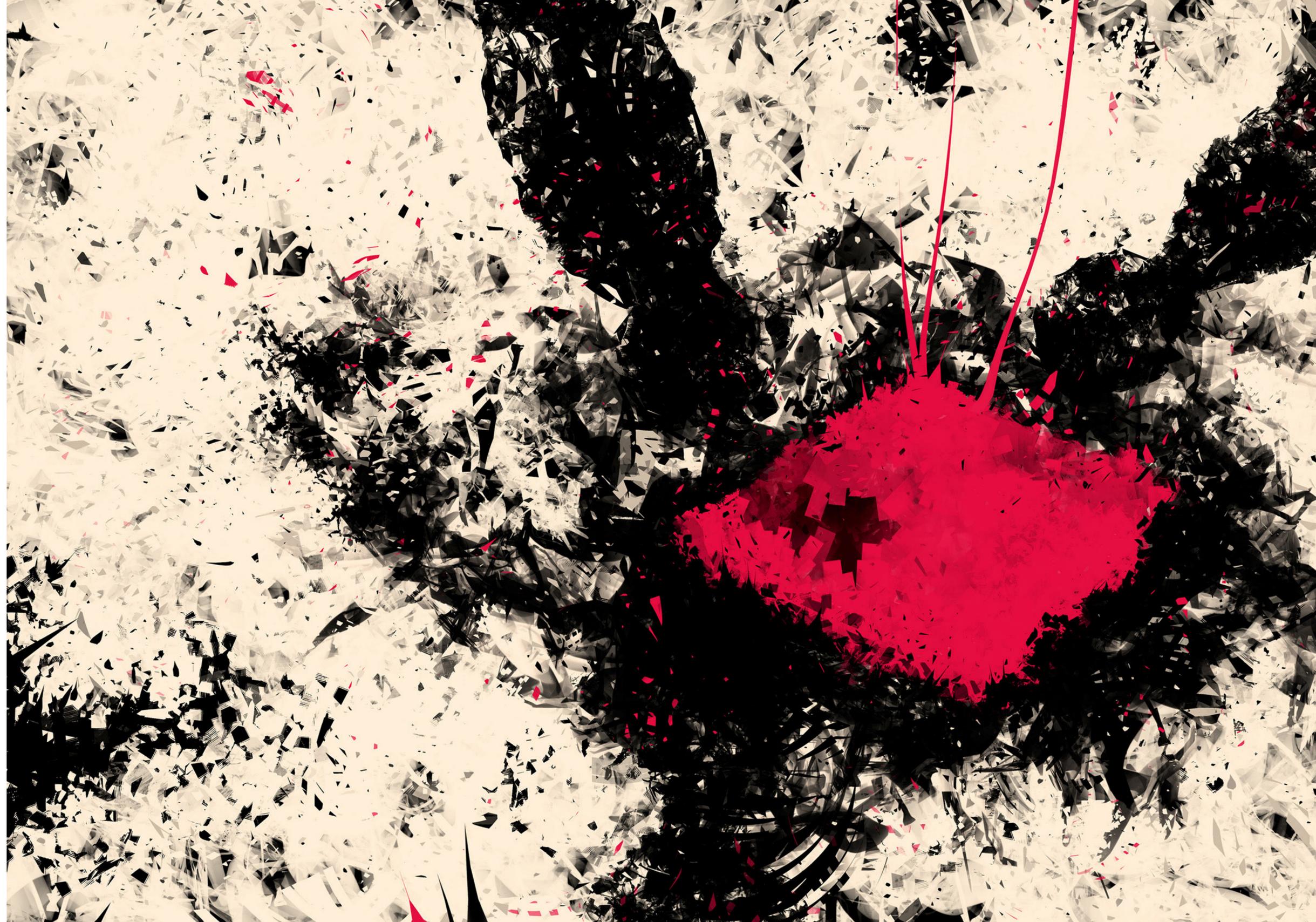
C'est un secret d'adolescence, un repaire privé de public loin du regard des personnes qu'ils ne sont pas, pas encore, et de ces personnes ils ne se soucient guère.

Au balcon ils sont assis sur des dalles grises et noires composées de petites aspérités, pas très nettes, néanmoins droites et régulières. Ils contemplent la ville qui s'efface en bas très loin dans un reste de lumière rouge.

À quelques mètres un peu en arrière on devine la chambre et la salle à manger où prennent place la grande table et le grand tapis. Il y est joué une musique qu'ils connaissent tous et qui leur parle d'une nuit qui commence et d'un nouveau jour qui se lève bientôt.

Il y eut l'un d'eux pour prendre un feutre et écrire à même le sol, droit sur une dalle, en toutes lettres son prénom et le contempler avant de l'oublier.

Rien qui ne vaille la peine de s'en souvenir ? Au petit matin la dalle brisée en rappela plus d'un.



LE BORD DE MER

Il lui tient la main et la guide par monts et par vaux. L'un et l'autre ont vogué longtemps sur les routes de leur petite mer et les voici maintenant réunis, sous la lune les nuages blancs et le ciel noir, la nuit pleine, le vent et la respiration des vagues se font entendre.

Placés en retrait à l'écart hors de l'agitation du monde, assis là sur le sable recueillis ils conversent, contemplent, évoquent et songent, tour à tour font silence et d'un geste de la main reprennent l'évocation de leur précieux futur.

Face à eux dans un même élan sous le sable et l'eau soudain se lève le bord de mer. Dans la serrure de l'horizon monte la lumière, et l'éclat du soleil blanc brûle, brise, grise et fige.



LA PARTIE ABSTRAITE DE L'ICEBERG

Ils se rencontrèrent lors d'une nuit d'été, sous une pluie d'étoiles au milieu des hautes herbes ils s'allongèrent côte à côte dans un champ et la terre glissa entre leurs doigts. Au-dessus d'eux le Grand Chariot les enveloppa, à l'abri de ce témoin universel ils se sentirent aimés.

Alors ils contemplèrent le monde dont ils se coupaient, l'abandonnant vivant d'ivresse nus dans la chambre à coucher ils dressèrent cinq murs qu'ils habillèrent à leur image, la tête renversée.

Mais une nuit la chambre se trouva éclaboussée d'une couleur rouge et le lit devint tanière. Un grondement sourd précédant la fureur, car elle ne bougeait plus se tenait prostrée, la tête baissée comme endormie mais le murmure qui sortait de sa bouche ne faiblissait jamais. Il la vit soudain ouvrir les yeux et il serra les dents lorsqu'elle laissa sa voix voler en éclats, et de leur amour il ne resta que des coupures.

Elle ne voulu plus le voir, il ne put la regarder davantage, sur leur belle peinture leurs corps se répandirent jusqu'à se briser, des cendres dans leurs gorges sèches lorsqu'à bout de souffle ils se perdirent sans raison.

Au petit matin il se réveilla seul hors des murs, sur le pas de la porte resta des heures à rêver de leur monde perdu et il sentit le froid le saisir, droit face à la porte, droit face aux murs et n'osant faire le moindre mouvement. Car à l'intérieur le monstre crachait les derniers relents de sa colère, bec et ongles barrant le passage elle lui interdisait tout retour. Trois nuits et trois jours de haine et au troisième jour elle avait tout oublié, alors ils joignirent leurs mains en échangeant de vaines promesses, il lui pardonna tout et l'aima à en vomir.



Tout basculera dans quelques minutes Tout cela sera terminé Tout ce que nous vivons ici même Je vais te regarder perdre pied impuissant Une menace grandissante L'autre en toi Tu ne seras plus qu'une ombre Un souvenir Quelque chose que j'ai aimé et qui aura disparu Tu vas me faire souffrir prendre peur et pleurer Je ne dirai pas un mot je baisserai les yeux et serrerais les dents Je ne me protégerai pas S'il te plaît Ne pars pas trop vite —

Pas déjà Laisse-moi Prendre une dernière respiration Laisse-moi encore quelques instants Que je ne me retrouve pas seul Debout de l'autre côté du mur Je ne veux pas te perdre maintenant Attends encore un peu Ton sourire tes yeux ta voix Je les vois partir chaque soir La nuit tu tombes Tu te jettes dans le vide Tu lances le bras Tu frappes au hasard Et tu m'atteins en plein cœur À chaque fois Tu me l'as juré Hier sera la dernière fois Hier était la dernière fois Quelque chose que j'encaisse chaque jour Pour rompre chaque nuit Je t'en prie Arrêtons-nous un instant J'ai tellement peur de te perdre Je ne peux pas te perdre Pas maintenant Pas de cette façon Donne-moi une raison Donne-moi au moins une raison pour nous laminer ainsi Je pleure cette normalité perdue Savourer ce que nous étions Ce que nous avions Ce qu'il nous reste Les deux pieds dans le mur Les mots pleuvent Avec force tombent Et te précèdent dans ta chute Je le vois descendre cet ogre au regard plein de haine Je connais son regard Chaque mur chaque sol chaque plafond Tout ce qui nous définit nous entoure et nous enferme Pour les avoir scrutés chaque nuit Eux qui ne m'ont jamais entendu me plaindre M'ont-ils seulement aperçu —

Demain je me lèverai sans colère sans substance sans forme sans puissance Il me tardera de te revoir Je te croirai une nouvelle fois Que cet autre ne reviendra pas Pas cette fois Que demain ne sera plus comme chaque soir À guetter le moindre souffle le moindre bruit le moindre signe Je serai patient Que puis-je faire d'autre J'ai tellement peur J'ai tellement besoin de toi Je suis pris bloqué ici Je suis pris au piège Je vais vomir Quand la porte s'ouvrira Quand je pourrai enfin te revoir Quand tu me permettra enfin de te revoir Je te demanderai pardon.

LE CŒUR DÉCHAUSSÉ

Sorti d'une longue nuit cousue de désir et de frustration, plaqué sur son cœur il la regarde, un instant savoure son plaisir goûte ses lèvres puis sa peau, peut-être dans le désordre mais qu'importe, ballet orchestré conforme à leurs attentes ils ne sortent jamais de la ligne qu'ils tracent coups pour coups l'un dans l'autre.

Quand viennent les premiers signes de fatigue il se lève, mal assuré d'un goût amer passe la porte emprunte les escaliers et spectateur pense à ce qu'il a vu défiler ces dernières heures sans une once d'inspiration.

Le soleil est déjà haut dans le ciel, léchant le sol ferme dans la chaleur de l'été une légère brise les sépare d'une délicatesse trompeuse, car pour eux tout était déjà terminé faute de mieux.

Ils se sont désirés quelques instants appelés éternité, croyaient obtenir un peu d'amour un peu droit à leur chance à leur tour, ils auront les mains vides le cœur déchaussé et les ongles serrés forts qui saignent l'un dans l'autre.



LA FIÈVRE

Et quand du jaune ocre d'un salon fumé il sort pour entrer dans le bleu sombre de la nuit c'est une gifle salvatrice que lui inflige le froid de l'hiver. Deux pieds ancrés forts dans le sol gelé, la tête découpée tournée vers le ciel à contempler les lumières de la ville en lieu et place de celles du ciel, il part assuré dégage son trajet compte les rues amorce une descente où filent sur sa gauche de grands arbres marrons et noirs bordés d'une grille trempée qui le contemplant d'un air morne.

Enfin le jour se lève, sur une grande place il va baigné par le soleil et s'arrête un instant pour apercevoir derrière lui l'accumulation de hautes demeures éclatantes qui avancent sur les trottoirs en succession d'arcades longilignes. Passent les quelques âmes qui s'évanouissent déjà et parmi elles il la voit qui soudain arrive sous la pleine lumière. Alors de ce ciel si pur se détache un bleu aveugle et dans un seul souffle il trouve les mots qui jamais ne venaient.

De tout ce qu'il a pu cracher jusqu'à présent cette fois pas de sang dans la bouche, pas de rêve ni de crainte, elle ne disparaîtra pas, elle se tiendra simplement debout en lui souriant car voici venu son premier jour de fièvre.

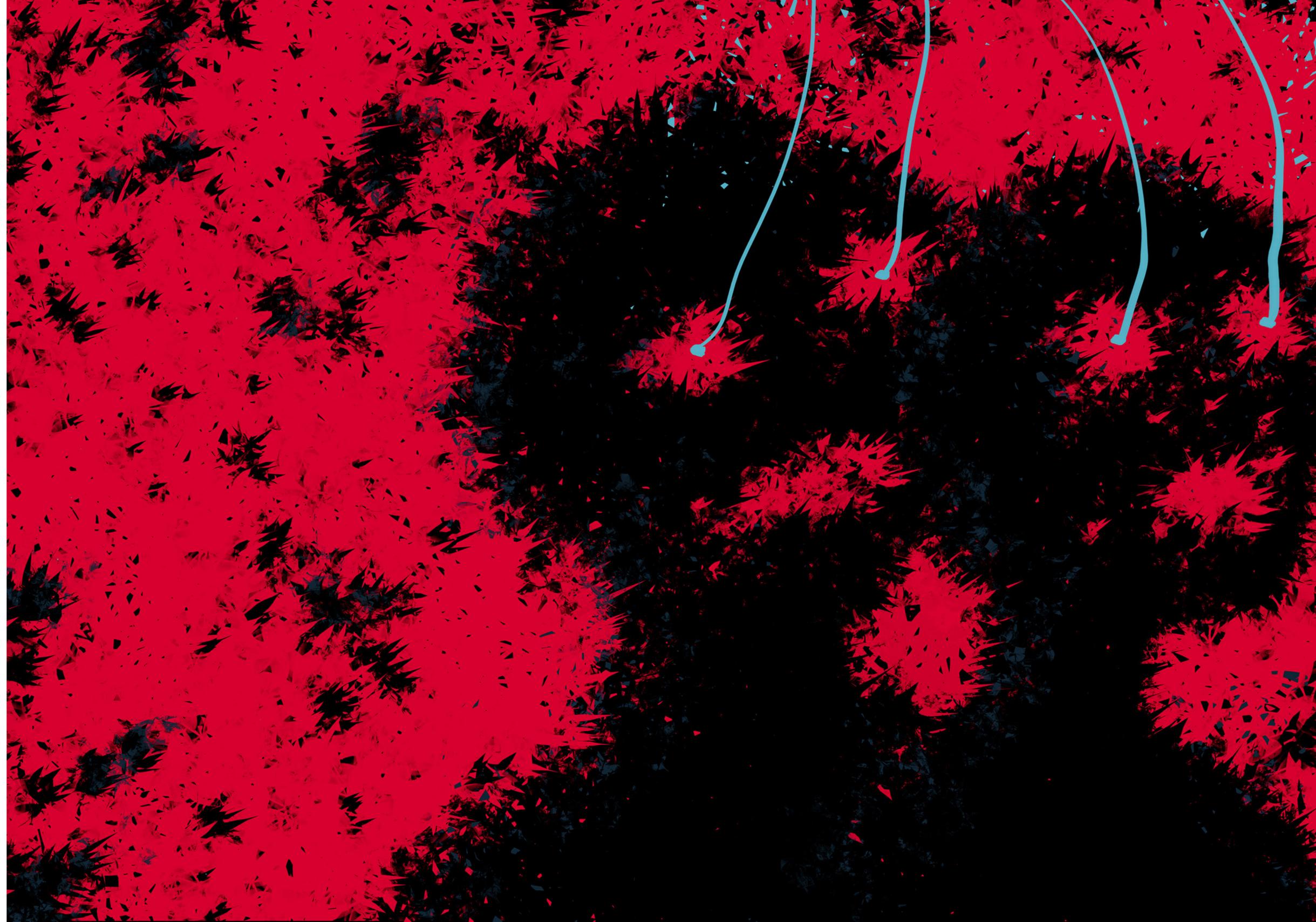


DÉGRADATION

Il ne leur a pas fallu beaucoup de temps beaucoup d'hésitation pour que dans un même élan ils se jettent l'un sur l'autre, vêtements encore présents un instant avant d'être violemment déposés désossés sur le tapis rouge enserré par quatre murs vêtus d'une même couleur. Cheminée, âtre, flambée et restes éparpillés d'une soirée qui se termine sur une seule note prévisible, mélange de mains bras pieds et jambes frappés au sol avec pertes et fracas.

En elle, face à elle, dos à elle, dos au mur, contre le mur, contre elle, une déferlante de coups poussés donnés sur un tourniquet ivre, jouissance que celle de la tenir serrée entre ses doigts à pleines paumes si propre à ce qu'il convoitait depuis si longtemps qu'en un autre dénouement il n'a pu qu'il n'a jamais pu obtenir et qu'il perdra encore une fois sitôt que le jour viendra.

Cet amour qu'il arrache de tout son corps, qu'il lui donne et qu'elle recueille en retour est un concentré de plaisir sublimé par toutes leurs attentes. Placée nue au milieu d'un amas de débris, de copeaux, immobile sans un cil, le regard dans le vague et un sourire au coin des lèvres, elle est salement belle.



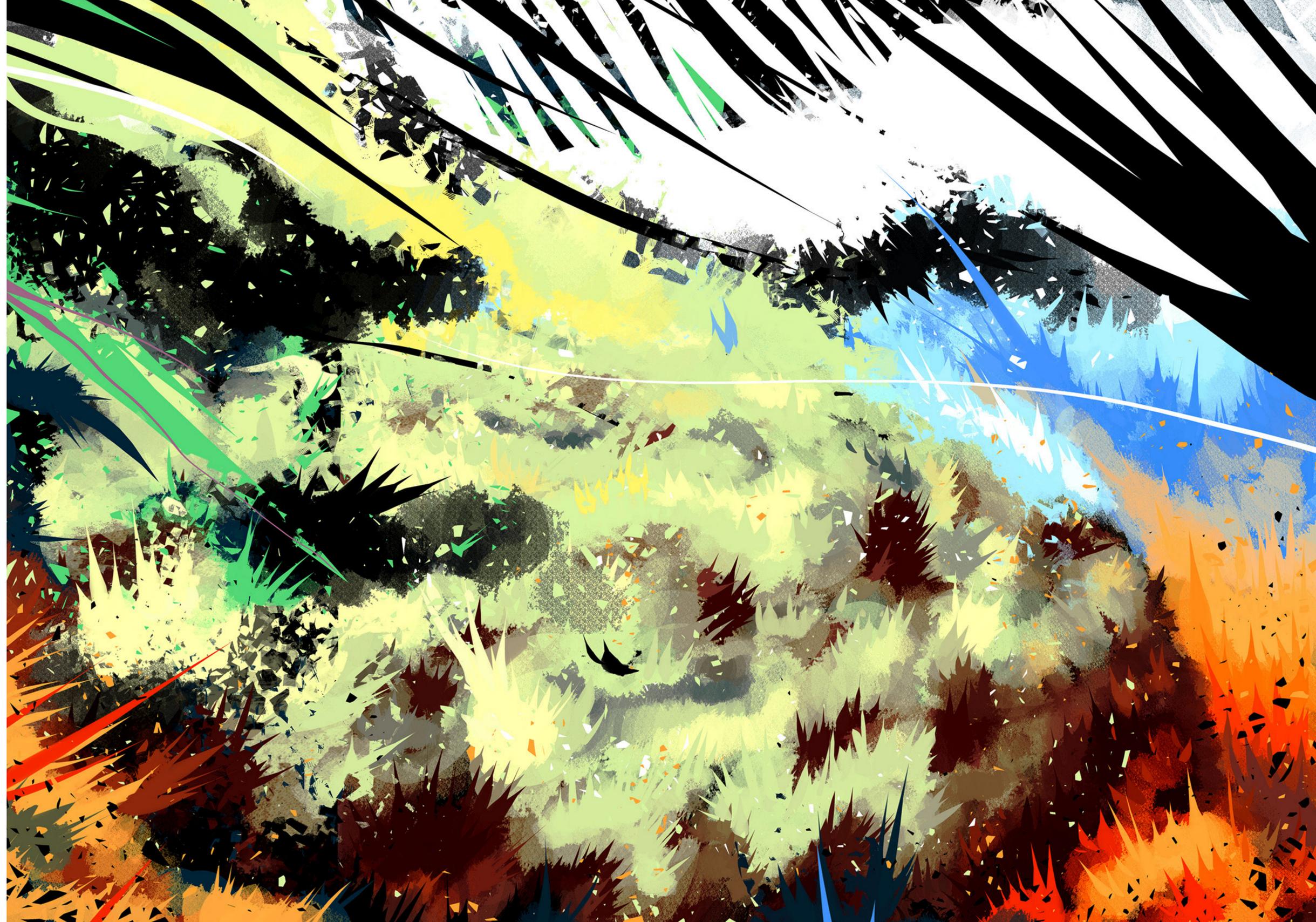
L'HERBE VERTE

Autour de lui sur un lit sont couchées deux personnes, une qu'il ne connaît pas et l'autre pareille à ses désirs. Il les regarde de toutes pièces, peut les goûter et les toucher, doit choisir et ne sait se décider. Attaché fort cou serré, bras et jambes le long du corps il respire un peu ferme les yeux, n'y pense plus et se laisse tomber dans le vide.

De bon matin ils battent la campagne, debout dans la terre, sous le ciel jauni par l'air glacial et la lumière blanche. Projetés comme dans un miroir ils se croisent, laissant les mêmes traces dans leurs sillages respectifs.

Ils marquent une pause, s'arrêtent au milieu des herbes sous un arbre, les pieds liés par la rosée, choisissent leur branche, mains jointes, sourire aux lèvres, déroulent une corde, admirent l'espace découpé dans un cadre de feuilles, quelques larmes coulent et dans un soupir familier tout pris fin.

Au milieu des draps défaits le monde est semblable à un jeu. Encore une fois il relève la tête fixe le mur se redresse maintenant complètement et son dos tout entier enfin se détend. Demain se présente sous un autre jour, disons un peu plus simple une fois débarrassé de ce que certains confondent parfois avec le cœur.

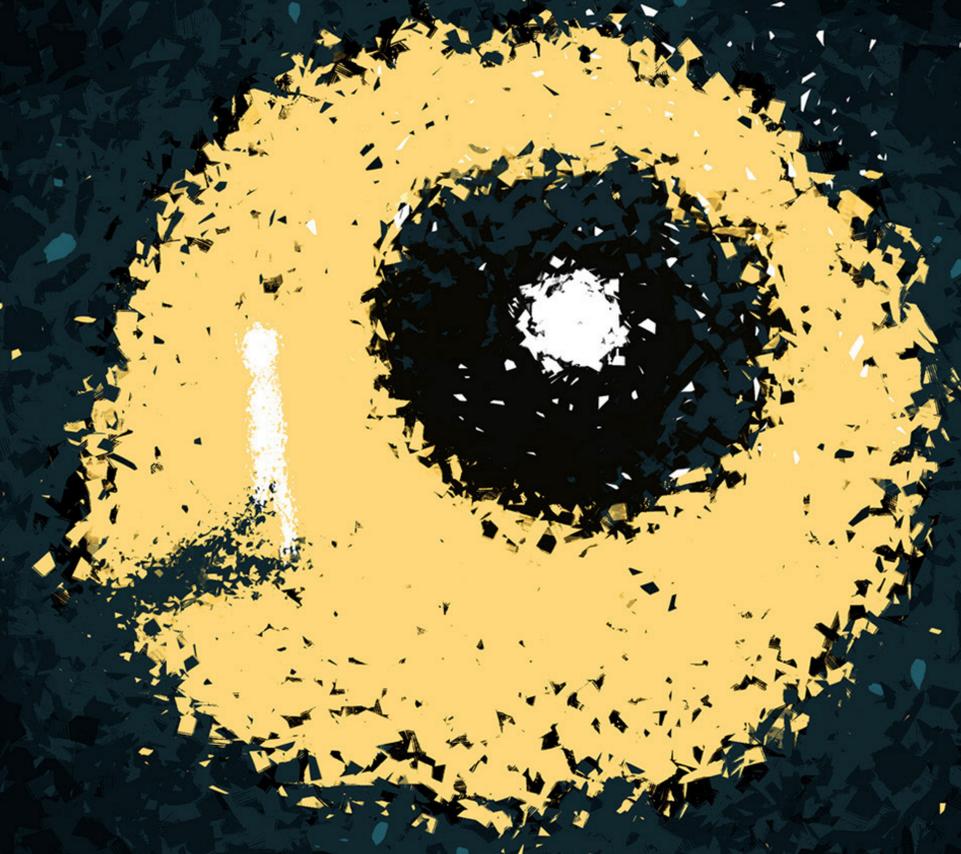


TEMPS MORT

Trois, quatre, cent pages entre les mains pour quitter cette pièce ronde en laquelle il réside et rêve qu'il peuple le vide d'un seul et unique amour.

Ne plus continuer ainsi pour aimer oui encore une fois mais sans rêver, sans peine ni douleur, sans ces mains sur ce lien sur cette bouche qu'il serre lui-même jusqu'à suffoquer et partir complètement pour que chaque nuit lui apporte enfin la respiration qu'il attendait.

Feuille après feuille, nuque sèche et épaules tombées il s'envole et plonge depuis qu'il a entrepris de fermer ses yeux. Passent passé, présent, futur, dort celui qui n'a jamais su saisir sa chance quand trois, quatre, cent fois elle s'est présentée à lui.



COMME UN RAT

-

Dégingolé de sa hauteur et brisé jusqu'au sol, parvenu au pied d'un escalier aux marches tranchées recouvertes d'un tapis vert sombre, maintenant se présente une porte parée de vitres opaques qu'il passe sans trembler pour s'arrêter dans l'entrebâillement d'une dernière où il reste à contempler dos à lui la fille jouant au piano sur un tabouret rouge.

Dans la lumière poussiéreuse il distingue douze bibelots qui couronnent un vase défraîchi, disposés autour de cette fille restée immobile impassible face à sa présence. Mû par un lointain malaise il s'est approché d'elle jusqu'à pouvoir enfin poser sa main sur son épaule, toucher sa peau, corriger ce pli sur son vêtement, mais déjà elle tourne la tête et le dévisage.

Et dans son sourire bardé de dents il vit l'autre, celle qu'il n'était pas venu trouver ici mais qui déjà lui prend la main et l'emmène doucement derrière elle, derrière le vase, le tabouret et le piano, en cet endroit précis où il reste toujours une dernière porte, une dernière pièce et un dernier escalier aux marches tranchées d'un tapis vert sombre où l'attend la jeune fille qui le garde endormi et pour qui le jour ne se lève pas.



LES MURS DE POUSSIÈRE

Ce ne serait pas trop lui demander que de cesser de lever la main et de l'abattre en plein visage pour qu'il la supplie enfin, pleurant à terre les deux genoux jusqu'au sol sur quarante lattes de parquet rectiligne fuyant de la chambre jusqu'au couloir rouge sang.

Alors mouvement de panique, bras jeté sur les yeux en travers de la gorge, bruit gras et lourd d'une cassure qui enterre leur promesse sans bavure. Il y eu un coup plus sourd que les autres, plus dur à déglutir, trois secondes ou peut-être deux d'un flash décomposé en lumière blanche et d'un souvenir heureux qui fuit sous la rétine.

Assis le visage fermé, dos à elle, planté sous sa peau, il suit les courbes de son rêve en hurlant à l'aide. Et il sourit et il soupire et il implore et il ne comprend pas que c'est là tout l'amour qu'il a trouvé, cet amour qui crache, craque et crève.



DE L'INTÉRIEUR

Face à face, poings serrés, sueurs froides, mâchoires tendues, langues pendues, claquements de dents, assis et debout, jetés contre eux-mêmes et se brisant dans une ravissante complainte décharnée, explosent écrasent piétinent saccagent en urgence pour détester haïr leur histoire en larmes au sol trempés étranglés emportés par tant de colère, hurlent et volent en éclats, respirent, besoin de se reprendre, de se reprendre, de se reprendre, halètent, pleurent et suffoquent, courent, vomissent enfin, vomir, oui tout vomir, se regardent vomir têtes blanches creusées acides et vides, épuisés écrasés saturés de ce vacarme qui broie la peau les os et les cœurs en cadence et en sourire.

Chers enfants, il est l'heure.



DERRIÈRE LE MUR

Il est un homme derrière le mur, face au mur tête baissée immobile bras ballants, silencieux sans un mot. Derrière lui l'escalier découpé, plus loin la chambre où dorment l'homme et la femme, heureux de s'aimer tous les deux couchés sous un rempart de couvertures de laine et de plumes enfoncées jusqu'aux oreilles au chaud et à l'abri de tout danger, cœur contre cœur respirant ensemble dans un même souffle et tout sourire lorsque vient le sommeil.

Mais lui reste ainsi et ne dit mot. Triste pitié, apitoyé sur lui-même, misérable et attendant que l'on vienne le prendre par la main pour enfin accepter de donner signe de vie. Placé ainsi à la vue de tous, qui voudrait l'y déloger ?

Là haut, un peu plus haut, dans le ciel, les nuages se rassemblent. L'orage progresse sur le sol plat frappé de gouttes droites. Ce qu'il désire, la pluie, tranchante et froide, fera taire tout ce qui l'entourne dans un apaisant chaos.



AVANT QUE LE SOLEIL NE VIENNE

Sachons fermer nos yeux pour quelques heures.

Entonnons une musique douce et sachons fermer nos yeux.

À présent soyons sages, cessons de scruter la chambre et encore une fois fermons nos yeux.

Avant que son visage blanc ne vienne, avant que son grand corps blanc n'apparaisse, avant qu'il ne s'approche sans bruit et qu'il ne flotte soudain au-dessus, juste au-dessus de nous, avant que son œil ne nous regarde fixement.

Avant que le soleil ne vienne.



Août 2013

—

Mars 2014

Le texte La partie abstraite de l'iceberg a été écrit par une chaude et belle nuit d'août 2013.

Tout le reste en découle.

